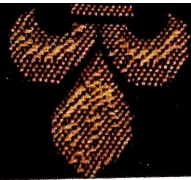


Homélie nuit de Noël 2012 (Bruxelles) et jour de Noël 2012 (Malines)

En cette nuit et en ce jour de Noël, beaucoup de cadeaux sont échangés entre membres de la famille ou entre amis. C'est très normal puisque nous fêtons un anniversaire. La seule chose étrange, c'est que, le plus souvent, on fait la fête sans même mentionner celui dont on fête l'anniversaire, à savoir notre frère et Seigneur, Jésus... Un peu comme si, lors d'un anniversaire en famille, on parlait de tout le monde, sauf de celui que l'on fête ! Certes, nous ne connaissons pas la date de la naissance de Jésus, mais, depuis près de 17 siècles, on la fête le 25 décembre, au jour où, après le solstice d'hiver, le soleil commence, dans l'hémisphère nord, à remonter plus haut au-dessus de l'horizon. Jésus est, en effet, la Lumière du monde, brillant en nos ténèbres. Mais si nous sommes ici, c'est bien parce que nous voulons fêter la naissance de Jésus, Fils éternel du Père devenu un petit enfant parmi les hommes, afin que les hommes aient part à la joie de Dieu. Et nous voulons le féliciter et le remercier.

Essayons donc d'être aussi intelligents que le bœuf et l'âne de la crèche, dont Dieu dit dans le prophète Isaïe (Is 1, 3) : « Le bœuf reconnaît son bouvier, et l'âne la crèche de son maître, mais mon peuple ne connaît rien et ne comprend rien ». Dans son beau livre sur l'enfance de Jésus, Benoît XVI note avec beaucoup d'humour, que, même si l'évangile n'en parle pas, jamais le bœuf et l'âne ne doivent disparaître de la crèche, car leur simple présence est pour nous un rappel, un malicieux clin d'œil, comme s'ils nous disaient : « En cette fête de Noël, reconnaissez comme nous votre maître, venez adorer ce Dieu qui s'est fait si petit pour vous rejoindre sans vous effaroucher » !

Avez-vous jamais pensé à ceci : il n'y a que deux humains, parmi tous les personnages de l'histoire, à qui, chaque jour, depuis près de vingt siècles, des centaines de millions d'hommes et de femmes envoient des mots d'amour ? Des « Jésus, je t'aime » ou des « Je vous salue, Marie ». Certes, il y avait, à l'époque de Jésus, des personnages bien plus célèbres que lui : Alexandre le Grand, Jules César ou Cléopâtre. Mais où vivent encore ces personnages dans la mémoire des hommes ? Uniquement dans des livres d'histoire ou des manuels de thème grec ou de version latine. On pourrait en dire autant d'autres célébrités plus proches de nous dans l'histoire. Mais quel homme se réveille le matin en disant à Cléopâtre ou à l'Impératrice Marie-Thérèse : « Ma bien-aimée, tu es le trésor de ma vie ! » Et quel femme, au réveil, soupire amoureuxment : « Ô Napoléon, ou ô Wellington, que serais-je sans toi ? » Même les grands fondateurs de religion, Bouddha, Confucius ou Mahomet, sont certes hautement vénérés, mais qui leur envoie quotidiennement des baisers d'amour, comme nous pouvons le faire pour Jésus, notre frère et notre Dieu ? Des centaines de millions l'ont fait avant nous. Des millions lui ont



consacré toute leur vie, renonçant à tout pour ses beaux yeux. Et beaucoup sont morts avec, sur leurs lèvres, son nom adorable : « Jésus ! »

Alors, en ce jour de Noël, disons simplement à Celui qui nous aime le premier, disons à l'Emmanuel, Dieu-avec-nous, que nous aussi, nous l'aimons. Disons-le-lui avec un cœur d'enfant, spécialement au moment de la communion, où il vient reposer en nous comme en sa crèche préférée. Et disons aussi à Marie que nous l'aimons puisque c'est elle qui nous l'a donné de la part de son seul père, Dieu, le Père de Jésus et le nôtre. « Je vous salue, Marie ! »

+ ANDRÉ-JOSEPH LÉONARD, Archevêque de Malines-Bruxelles

Jorge Mario Bergoglio avait dix-sept ans et était un jeune homme sérieux qui néanmoins s'amusait aussi volontiers avec ses amis et amies. Parmi celles-ci il y avait une jeune fille pour laquelle il manifestait un intérêt plus qu'ordinaire. Mais le 21 septembre 1954 sa vie prit un tournant décisif. Ce jour-là commençait le printemps dans l'hémisphère sud et cela se fête en Argentine de manière exhubérante par la jeunesse. C'est aussi un jour férié. Jorge avait convenu d'en faire une journée de sortie et de la terminer par une soirée dansante. Son amie potentielle était de la partie.

Mais les choses se déroulèrent autrement. Ce matin-là, pour une raison non précisée, il se rendit d'abord à l'église de sa paroisse, San José de Flores. Là il vit un prêtre qu'il n'avait encore jamais rencontré. Ils entrèrent en conversation et Jorge décida de se confesser chez lui. C'est pendant cette confession que le futur pape eut une sensation particulière, notamment la découverte qu'il était 'appelé' à la prêtrise. Cette expérience le bouleversa tellement qu'il ne se rendit pas au rendez-vous avec ses amis, mais rentra à la maison. Dans son cœur il avait décidé de devenir prêtre.

'Pendant cette confession il se passa quelque chose de curieux, je ne sais pas ce que c'était, mais ma vie changea tout d'un coup. On peut dire que j'ai été surpris pendant un moment d'inadvertance', raconte-t-il dans *El Jesuita*. 'Je me suis rendu compte que j'étais attendu. C'est une expérience religieuse : le bouleversement d'une rencontre avec quelqu'un qui vous attend. A partir de ce moment Dieu est pour moi celui qui est pour nous. Nous le cherchons, mais Lui nous a déjà trouvé. Nous voulons le trouver, mais Lui l'a déjà fait.

Cette expérience forte de se savoir aimé et choisi lui est restée présente toute sa vie. 'Miserando atque eligendo' (il le vit avec miséricorde et le choisit) devint sa devise épiscopale qu'il a gardée comme pape. Cette devise est reprise d'une homélie du moine anglo-saxon Saint Beda (8ième siècle) sur l'apôtre Matthieu : 'Jésus vit un publicain et comme il le regarde plein de compassion et le choisit, il lui dit : « Suis-moi ».

Bergoglio considère ceci comme un pilier de sa vie de foi. 'Je me mets au service de la miséricorde et de l'élection d'autres, et ce sur base d'une offre, dit-il à ce propos. 'En langage ordinaire cette offre s'exprime ainsi : « Regarde, tu es aimé pour ce que tu es, tu es choisi. La seule chose que tu as à faire, c'est d'accepter cet amour en toi. » Voilà l'offre qui m'a été faite.'

Le jeune Bergoglio n'entra toutefois pas immédiatement au séminaire. Il voulut d'abord terminer ses études et continua entretemps à travailler dans le laboratoire. Il médita sa décision dans son for intérieur et n'en parla à personne. Son choix pour la prêtrise devait encore mûrir dans son cœur. Ce fut une épreuve solitaire, une solitude 'passive' non choisie par lui, ainsi qu'il la nomma plus tard. Durant ces années il fut d'ailleurs intéressé par la politique. Ainsi il lut avec intérêt la revue communiste *Nuestra palabra y proposito*, mais jamais il ne fut communiste.

A l'âge de vingt ans il vécut une autre expérience profonde. Il fit une pneumonie que ne fut diagnostiquée que tardivement et qui le mena au bord de la mort. Quand il fut plus ou moins rétabli on lui trouva trois kystes lors d'un nouvel examen. Il fut alors décidé d'enlever une partie de son poumon gauche.

La postcure de cette intervention fut particulièrement douloureuse. Chaque jour sa plèvre ainsi que les cicatrices furent rincées avec du sel physiologique, ainsi que cela se pratiquait alors. Le liquide était administré à travers un drain dans la cage thoracique, et cela faisait fort mal. Dans El Jesuita le pape se rappelle qu'il ne trouvait pas de consolation dans les simples paroles pleines de banalité qu'on lui adressait, comme : 'Cela passera bien' et 'bientôt tu seras de nouveau à la maison.'

C'étaient par contre les paroles de Sœur Dolores, une religieuse qui l'avait encore préparé à la première communion, qui lui procurèrent la paix. 'Tu suis Jésus', avait-elle dit. A la lumière de cette parole sa douleur et sa souffrance prirent une autre dimension. Elles ne disparurent pas, mais acquirent une signification. Bergoglio raconta à ce propos : la souffrance n'est pas une vertu en soi, mais la manière dont on accepte la souffrance peut être vertueuse. Nous sommes appelés à la plénitude et au bonheur, et dans cette recherche la douleur nous met une limite. Nous pouvons pleinement comprendre le sens de la souffrance à travers celle de Dieu qu'est devenu le christ.'

c'est seulement en agissant de la sorte qu'il a pu sauver beaucoup de gens de la mort' a-t-elle dit dans un échange avec Himitian.

Qui a également pris la défense de Bergoglio, c'est Adolfo Pères Esquivel, prix Nobel de la Paix en 1980 et adversaire du régime militaire. Dans une interview avec la BBC l'artiste argentin affirma que Bergoglio 'n'avait eu aucun lien avec la dictature argentine. Il y eut des évêques qui furent complices de celle-ci, mais Bergoglio n'en fit pas partie.'

(Vallery, la journaliste britannique qui au printemps 2013 a parlé avec quantité de témoins et de personnes concernées par le passé argentin de Bergoglio et a repris tout cela dans 'Untying the knots', n'arrive pas à une conclusion univoque. Selon elle les temps étaient particulièrement difficiles, l'interprétation fort différente de certains faits, mais il est clair que Bergoglio peut encore fournir plus de clarté à propos d'un certain nombre de questions.)

Bergoglio lui-même a toujours soutenu qu'il était droit dans ses bottes. Toutefois il n'a jamais prétendu – au contraire – n'avoir jamais commis de fautes. 'A peine ordonné prêtre je suis devenu maître des novices et, deux ans et demi après, supérieur provincial. 'J'ai du apprendre cela sur le tas, à mes dépens. Bien sûr que j'ai commis beaucoup de fautes et même de péchés, cela je ne le nie pas. Fautes et péchés. Ce serait hypocrite de ma part de demander aujourd'hui pardon pour des fautes et des péchés que j'aurais pu commettre. Aujourd'hui je demande pardon pour des péchés et des fautes que j'ai réellement commis.'

Une chose est sûre, quand le pape François met tellement l'accent sur son propre état de pécheur et sur le pardon, la miséricorde, la patience de Dieu, il ne s'agit pas de théorie, mais de quelque chose qu'il a personnellement vécu au plus profond de lui-même.

L'exil comme école de vie sacerdotale

Les années 1980 de la vie de Bergoglio se déroulèrent sous un tout autre signe. Aussi grandes furent ses responsabilités dans la Compagnie de Jésus durant les années difficiles de 1970, aussi insignifiantes furent-elles durant les années 80. Durant ces années au sujet desquelles peu de documentation existe, nous lisons ce qui suit dans la biographie officielle qui fut distribuée lors du conclave de 2013 : 'Entre 1980 et 1986 il est recteur du Colegio Maximo de la faculté de philosophie et de théologie de la même institution, ainsi que curé de l'église San José dans le diocèse San Miguel. En mars 1986 il se rend en Allemagne pour y réaliser une thèse de doctorat ; ensuite ses supérieurs le nomment à l'Université du Rédempteur, après quoi il devient directeur spirituel et confesseur dans l'église de la Compagnie de Jésus dans la ville de Cordoba'.

L'impression qu'il est mis sur une voie de garage est réelle. S'était-il fait beaucoup d'ennemis lors de sa période de supérieur provincial ? La biographe Evangelina Himitian parle sans hésiter 'd'exil'. Pour ce faire elle cite des sources non plus précisées, mais qui affirment que ne fut pas pardonné à Bergoglio d'avoir freiné l'essor du mouvement tiers-mondiste dans

l'ordre. Il lui aurait aussi été imputé d'avoir préféré la droite plutôt que la gauche lors du transfert de l'Université de Salvador.

Quoi qu'il en soit, Bergoglio ne vécut aucunement cette période comme une sanction ou un exil. Ces années furent importantes pour son parcours ultérieur et pour sa vie spirituelle. En grande humilité il assumait ses tâches académiques au Colegio Maximo de Buenos-Aires et, quand elles furent terminées, il se consacra totalement à sa tâche paroissiale. 'Aller à la rencontre des gens 'était sa devise. Il organisa la catéchèse, fit construire quatre églises dans la zone, et mis de plus sur pied à plusieurs endroits des cuisines où des enfants pauvres pouvaient venir manger.

Un article élogieux dans le journal El Litoral du 19 décembre 1985 fit état des 'prodiges' du père Bergoglio. Le journal consacra son article non seulement aux deux grandes églises, celle de Los beatos Martires des Corro et celle de San Alonso qu'il avait fait ouvrir en deux mois de temps dans ces quartiers miséreux, mais le journaliste fut surtout plein d'éloges pour les transformations qui s'étaient produites dans le quartier lui-même. 'Les visages des enfants étaient doux comme de la soie et leurs yeux brillaient comme des étoiles. Leurs mères les protégeaient contre les bousculades, fières qu'elles étaient de leurs blouses blanches, leurs manteaux bleus et leurs coiffures joliment soignées. Ils ne ressemblaient plus à ces mêmes gens en colère qui jusqu'il y a peu accueillait les étrangers avec une pluie de pierres.' L'amélioration du quartier et des mœurs fut entièrement mise sur le compte du père Bergoglio.

Encore un autre témoignage rare sur ces années vient de Gustavo Antico, qui est maintenant prêtre et recteur de l'église Santa Catalina de Siena. A l'époque il était novice au collège dont Bergoglio était recteur. Il se rappelle comme hier de sa première rencontre avec le recteur. 'Il me regarda avec le même regard qu'il a encore aujourd'hui et avec un mine imperturbable il me commanda : « Toi, chez les cochons ! » Tout le mois de janvier je devais m'occuper des cochons que nous élevions dans la porcherie de l'école, se rappelle-t-il avec le sourire. Ce fut une leçon de vie que ce gars de 18 ans n'oubliera pas de si vite. Pas tellement parce qu'il apprit aussi à exécuter avec amour les jobs plus humbles, mais surtout parce que le recteur Bergoglio n'en était lui-même pas dégoûté. Il ne chargeait jamais quelqu'un d'une tâche qu'il n'était pas prêt à assumer lui-même.

'Il venait nous voir pendant que nous étions dans la porcherie et nous parlions alors longuement. Cela se passait chaque jour et il nous apprenait comment soigner les cochons. Il était exigeant : pour Jorge Bergoglio les heures consacrées au travail pendant la formation sacerdotale était de la plus haute importance. Il supervisait personnellement toutes les tâches qu'il confiait et il les exécutait avec nous comme si c'était la chose la plus normale du monde' se rappelle Gustavo Antico.

D'autres étudiants se rappelèrent comment il ne réchignait pas à cuisiner lui-même. Lorsque les cuisiniers avaient un jour de congé, il se mettait avec plaisir derrière les fourneaux. Il